

## LI

### « NOUS SOMMES TOUS DES ÉPAGNEULS »

Merde ! Le matin même du jour de l'enregistrement de mon passage chez Ardisson, les attentats de Madrid eurent lieu... La terreur des bonnes gens était à son comble. Au début, les médias doutèrent : il s'agissait peut-être de l'ETA... Et pourtant, dans l'après-midi, la signature de ces bombes mises dans des trains pour exploser simultanément à différents endroits de la ville un 11 du mois apparut lisible à tous comme les lettres d'un palimpseste du Réel frotté au citron de l'action... A-L-Q-A-Ï-D-A ! Inquiet, je me disais pour me rassurer que l'émission allait être diffusée deux jours plus tard, ça aurait le temps de se calmer un peu...

Audrey, dans une belle robe rouge, et moi, dans un blazer anglais à écusson et à boutons dorés, arrivâmes au studio d'Ardisson. Audrey connaissait bien les lieux, cet espace de village sinistre, de plateaux disposés par mini-bunkers, tout à fait l'idée qu'on se fait d'un camp de concentration (alors que pas du tout, on y reviendra) : c'est là qu'elle enregistrerait chaque semaine ses séquences humoristiques de speakerine-comédienne pour « Canal+ décalé »...

On nous plaça dans une loge que je trouvais bien isolée, au tréfonds d'un sous-sol... Le moniteur était débranché. Je le remis en route et compris, en voyant l'invité qui était en train de passer avant moi, pour quoi Ardisson voulait absolument me tenir au secret dans un cachot dès mon arrivée...

Françoise Rudetzki ! La patronne de SOS Attentats, porte-parole de toutes les victimes du terrorisme ! Grande prêtresse incantatoire anti-Carlos ! Ennemie mortelle d'Isabelle Coutant-Peyre. C'est tout ce qu'il avait trouvé, Ardisson, à inviter une semaine après Isabelle ? Et c'est moi qui allais en faire les frais ?... Il se foutait de ma gueule ! Son système de poupées russes, ou plutôt d'amulettes russes criblées d'épingles, je voulais bien en être le complice, mais pas la victime...

Cette grande pleureuse de Rudetzki arriva avec difficulté, appuyée sur sa canne, soutenue par l'assistante Méline, tout en cinéma, en robe de soirée... Baffie se leva pour l'aider, la tenir par la main, quels égards ! Elle se posa péniblement, avec ses colliers, ses pendentifs rutilants, toute sa breloque, et sa première phrase fut :

— Je crois que cette semaine nous sommes tous des Espagnols...

Mais elle prononça ça comme « nous sommes tous des épagneuls ». Ça y était, Ardisson qui hésitait encore dix jours auparavant dans son émission *Opinion publique* (quelques numéros à peine tellement c'était nul) « spéciale Dieudo » (en l'absence du principal accusé, évidemment), avait choisi son camp de la mort (celui où les antisémites doivent être exterminés). L'invitation de la femme de Carlos avait donc été pour lui une sorte de zénith « nazi », d'apothéose « subversive ». Le mal-pensant rendait les armes. Au rencard, le lance-pierre, Thierry l'ex-Fronde !

Je compris sur place qu'il m'avait fait venir pour me faire déchiqueter par Rudetzki – et le jour même des attentats de Madrid ! –, elle-même

ayant eu sa jambe déviandée par la bombe qui avait explosé au Grand Véfour en 1983, où elle fêtait avec son mari leur anniversaire de mariage. Est-ce que j'allais, moi, bouffer au Grand Véfour avec ma femme Audrey Vernon pour fêter l'anniversaire de notre mariage (futur) ? Non, moi j'allais chez Ardisson, et c'était plus risqué !

— Le terrorisme doit être reconnu comme un crime contre l'humanité ! disait Rudetzki dans le petit écran de ma loge.

Elle dit aussi qu'elle voulait des milliers de personnes dans les rues pour dénoncer les attentats. Ardisson, les larmes aux yeux (quel comédien !), applaudit et fit applaudir la salle.

Thierry-le-faux-cul poussa même jusqu'à faire faire une minute de silence... Une minute de silence en vrai, les soixante secondes en entier ! Interminable ! « Grand moment de télévision »... Même Drucker n'aurait pas osé ! Le service public retenu en otage... Une minute de silence en France, sur France 2, pour des morts à Madrid dont Ardisson n'avait strictement rien à foutre, avec à côté Baffie, grave... Vas-y, sors-la, ta vanne, à ce moment-là, si t'as des couilles ! Traître à l'année 58 pourvoyeuse de sales gosses ! Clown dégonflé, triste blaireau !

Ce n'était même pas la peine d'y aller. La mémère blessée avait déjà gagné... J'allais donc être la victime expiatoire qu'Ardisson avait choisie pour se laver de plusieurs années d'invitations de Dieudonné, Soral, Meyssan, Taoufik Malouti, Djamel Bouras, Vergès, Coutant-Peyre, et moi... Ardisson sautait sur l'occasion de ce nouveau 11-Septembre, un 11 mars, pour bien montrer de quel bois il ne se chauffait plus.

Sans rire, alors que c'était à se tordre, Ardisson égrena tous les malheurs de Rudetzki depuis 1983... Cascade de scoumounes... D'abord, l'attentat : elle avait pris la porte dans les jambes, et expliqua qu'elle avait encore des morceaux de verre et de porcelaine qui lui ressortaient du corps de temps en temps. « Tiens, un morceau d'assiette ! Tiens, un bout de soucoupe... Tiens, une pointe de couteau ; tiens, un cure-dent... » Criblée par la vaisselle en morceaux du Grand Véfour ! Rudetzki était allée là-bas pour célébrer le bonheur de son couple, elle en était ressortie comme après une scène de ménage où toute la vaisselle avait été cassée... en elle !

Puis l'hôpital... Rudetzki raconta les opérations qu'elle avait subies. Comment on lui avait prélevé le tibia de la jambe gauche pour le mettre

sur la jambe droite, toute une cuisine de greffes de nerfs étalée avec une impudeur, une obscénité et un sérieux à hurler de rire. Je ne sais pas comment Thierry arriva à garder son sérieux. Quant à Baffie, il méritait des baffes : c'était une honte qu'il se retienne de vanner la pleureuse... Je croyais qu'il était là pour choquer le bourgeois, ça dépendait des bourgeois apparemment... Pour l'heure, il reniflait ses larmes. Le « sniper » était devenu sniffeur.

Tout le monde écoutait religieusement l'autopsie que Rudetzki faisait elle-même de son corps survivant. Elle était émue, elle sanglotait même, racontant qu'elle avait reçu « la tragédie en héritage ». Car c'est pendant qu'elle était soignée sous morphine qu'elle avait commencé à « délirer sur la Shoah », elle le disait elle-même. Elle parlait, revoyait des choses, imaginait ce que ses parents avaient vécu. La Shoah par morphine ! Pas mal comme grain à moudre pour les révisionnistes... L'attentat du Grand Véfour avait fait entrer puis sortir de son corps des morceaux de porcelaine, mais également des morceaux de cette porcelaine sacrée qu'était la mémoire des siens exterminés par les nazis. Autant le dire, c'est comme si des débris des corps de ses parents pouvaient ressortir d'elle à tout moment depuis son attentat. « Tiens, un bout de papa... Tiens, un morceau de maman... » Le rapport entre l'islamisme et le nazisme était vécu dans la chair même de Rudetzki. Tout cela aurait pu être intéressant, si ça avait été analysé au lieu d'être juste plaint.

Et ce n'était pas tout. À l'hosto, pendant une transfusion de sang, Rudetzki avait chopé le Sida !... Pas de bol ! Mais elle le minimisa, son Sida. On appelait ça d'ailleurs un « mini-Sida ». C'était pas le pire pour elle... Le pire, c'est qu'elle avait perdu son mari. Je veux dire : elle avait fini par l'expulser comme un vulgaire bout de porcelaine ou de souvenir de famille. Elle l'avoua elle-même à Thierry : Françoise s'était tellement investie dans son combat contre le terrorisme que ce pauvre monsieur Rudetzki, qui était présent pourtant avec elle le soir de l'attentat, s'était senti abandonné et avait fini par se barrer ! Pour ne pas dire se barrir, car c'est comme un éléphant que le Maurice avait fui ce putain de magasin de porcelaine et de mémoire... Un tel étalage d'immondes sentiments tartinés d'une façon soporifique sur un plateau de télévision, on avait rarement vu ça...

Dans la loge, je bouillais de colère, et ne me cachais pas devant les assistantes d'Ardisson. Je leur dis que je refusais de passer dans l'émission ! Je voulais repartir, j'avais compris le piège. Pas question de servir de faire-valoir négatif, et même monstrueux, à Rudetzki.

Justine Lévy, en qui le milieu littéraire, en cette année 2004, voyait une nouvelle Françoise Sagan (adieu, tristesse !), arriva sur le plateau. Mademoiselle BHL expliqua pourquoi elle n'avait pas voulu prendre un pseudonyme en tant qu'auteur : « On ne change pas de nom quand on est juif. » Bien ! Sous-entendu : quand on ne l'est pas, c'est impératif.

Après les malheurs du corps, les malheurs du cœur ! Ardisson raconta l'histoire de Justine qui s'était fait larguer par Raphaël Enthoven parti avec Carla Bruni, la maîtresse de son père Jean-Paul (*from* Grasset). Aussi gerbant que la vie des Rudetzki ! Il y avait vraiment une atmosphère bernsteinienne sur ce tournage, que seul moi, en effet, aurait pu mettre en valeur. Mais ce n'était pas du direct, on le savait bien tous.

Audrey essayait de me calmer mais je voulais partir absolument. J'avais assez de casseroles au cul comme ça ! Ardisson allait voir ce que ça allait lui coûter de vouloir me sacrifier, et un jour pareil en plus ! Le planteur planté. C'est à ce moment-là, après l'interview de cette grosse vache de Diam's, qui à l'époque était loin d'être voilée, qu'ils firent tous une pause. Ardisson en profita pour descendre dans ma loge avec Catherine Barma, pour essayer de me « raisonner ».

On était tous les quatre dans l'embrasure, debout. Barma, Ardisson, Audrey, moi. Deux Capricornes et deux Scorpionnes en miroir ! J'engueulai Ardisson, je lui dis qu'il n'avait pas respecté son *deal* et que je regrettais bien de lui avoir offert Isabelle Coutant-Peyre la semaine précédente. Je n'aurais pas dû lui faire confiance, il aurait fallu que j'exige d'être d'abord reçu moi et ensuite Coutant-Peyre, là ça aurait été parfait. J'aurais été à la fois dégagé des attentats de Madrid et d'une invitée si concernée, et ça n'aurait pas du tout dérangé Isabelle de se confronter à la Rudetzki, elle n'attendait que ça : il y aurait eu une véritable émission polémique car Isabelle aurait mis au jour tout un tas de saloperies cachées de la grande victime endimanchée béquillant sur une islamophobie patente.

Ardisson m'écoutait en baissant la tête, puis les yeux. Barma était plus flambèche. Elle essayait de m'avoir par une provocation au courage,

mais quel invité serait assez fou pour accepter de venir défendre un journal qui fait l'apologie du terrorisme devant la présidente d'SOS Attentats, sidaïque et shoahitique, le jour même où les bombes d'Al-Qaïda ont fait deux cents morts dans la capitale espagnole ?

— Je veux bien être maso, à condition d'avoir les possibilités d'être sadique.

Barma me dit qu'ils ne pouvaient pas savoir qu'il y aurait des attentats ce jour-là. Si j'avais été complotiste, je lui aurais répondu : « Tu ne vas pas me dire que tu ne savais pas qu'il allait y avoir des attentats ce 11 mars ?... » Ardisson, pour prouver sa bonne foi, dit qu'il avait invité Rudetzki à la dernière minute à cause de ce qui s'était passé à Madrid, et qu'il n'avait pas annulé ma prestation pour autant... « Évidemment, lui dis-je, ça t'arrange pour rééquilibrer les forces de me donner à bouffer à ton dragon polonais ! » Il m'assura qu'il ne me mettrait pas « en porte-à-faux ».

— J'aurais droit, moi aussi, à une minute de silence pour les morts irakiens ? lui demandai-je.

Jamais je n'avais vu Ardisson autant dans les cordes. Il ne la ramenait pas, il savait qu'il était en train de me faire un sale coup de pute aux couilles. C'est sa productrice, maman Barma, qui d'habitude avait le droit de lui parler comme à un petit garçon. Mais là, c'était moi le père, le papa, et je le sermonnais. J'étais venu pour défendre *La Vérité*, mon dernier numéro sans doute. C'était crucial pour moi. Thierry me promit que ce serait de ça qu'on parlerait d'abord et renversa la vapeur... Oui, il avait mis Rudetzki le même jour que moi pour compenser ma présence, mais je devais aussi voir les choses à l'envers : il m'avait invité pour lui gâcher la fête, à elle. C'était son argument : ça pouvait se voir dans les deux sens. J'étais là précisément pour que ça lui fasse mal, à cette larmoyante. Et mon avantage, c'est que je passais après, tandis que Rudetzki, elle, ne savait rien là-haut, elle devait être en train de se faire masser la jambe avant le deuxième round.

Pas très engageant... Mais je pensais à mon journal. C'était la dernière chance de *La Vérité* et ma bravacherie était tellement légendaire que la Scorpionne Barma me piqua au vif en me disant que ce serait bien la première fois que je déclarerais forfait. Elle m'avait trouvé grossi à mon retour d'Irak, elle me trouverait carrément vieilli si je renonçais

à affronter une Rudetzki ! Après tout, ce n'était qu'une « feuje » de plus sur ma longue liste de *serial jews killer*, me fit comprendre Thierry. Finalement, les deux roublards étaient venus me sortir de mon trou comme Saddam du sien... Je me résignai donc à monter vers le studio avec mes éternelles casseroles, en traînant des pattes (je ne dis pas que je tirais par des ficelles une dizaine de casseroles pleines de pâtes, imbéciles !). En même temps, j'étais assez excité. L'émission reprit.

— Et maintenant, je reçois Marc-Édouard Nabe ! hurla Ardisson, l'air simili-grave...

Je déboulai sur le plateau en faisant ce que j'avais prévu de faire, c'est-à-dire, avant toutes choses, distribuer des exemplaires du dernier numéro de *La Vérité* au public, un peu comme Ardisson en début d'émission allait serrer les mains des uns et des autres. Là, je leur donnai à chacun mon journal, ils commencèrent tous à l'ouvrir alors que j'étais à peine assis face à Rudetzki.

Thierry me présenta comme un monstre qui osait faire un journal dans lequel écrivait Carlos. Carlos, l'apologiste des attentats terroristes sur M6 ! Qu'est-ce qu'elle en pensait, Rudetzki ? J'étais obligé, sans varier d'un iota ma ligne, de lui faire comprendre qu'il y avait peut-être, derrière l'innocence des victimes, des raisons de punir des coupables. Mais après le numéro qu'elle venait de faire, elle avait tout le public avec elle qui commença à me huer. Impossible d'obtenir le moindre soutien, même humoristique, de la part de Baffie, avec qui j'essayai de plaisanter sur mon blazer, ni même de Justine Lévy, que je regardais dans les yeux, et qui ne m'aida absolument pas à recadrer l'interrogatoire d'Ardisson dans le sens de la littérature et de la politique (deux cordes à l'arc de son père qu'elle connaissait bien pourtant...) que ce salaud avait dévié immédiatement dans celui de la morale et du cynisme.

Audrey m'avait briefé pour que j'apparaisse dans cette émission comme « un lion sur un piton rocheux », je passais plutôt pour un piteux chacal en déséquilibre sur une planche pourrie... Je parlais de mon journal mais dans le vide, du 11-Septembre et de sa signification, des enfants irakiens blessés pire que Rudetzki, du terrorisme qui répondait à une souffrance plus terrible que celle qu'il infligeait... Mais Ardisson me ramenait toujours à Ben Laden, à ma monstruosité, à celle de Carlos.

À la fin de ma pas du tout convaincante prestation, Ardisson demanda leurs avis à Justine, qui dit sobrement qu'elle préférerait lorsque je restais « un écrivain », et à Diam's, qui me traita de « con » avant d'être applaudie à tout rompre. C'est Diam's, la future convertie, qui me trouvait « con » ? Con, parce que j'avais défendu l'islam révolutionnaire et la légitime défense des musulmans opprimés sur la Terre entière ?... Espèce de Mélanie-voile-toi-là ! Car tout le monde sait que depuis, Madame la Chypriote s'est défigurée, c'est-à-dire s'est convertie en musulmane hyper zélée, pratiquant un islam qui l'a coupée *ad aeternam* du show-biz du rap... Niquée par son niqab ! Welcome, Diam's, au club des « cons » !

Rudetzki avait les larmes aux yeux. Tout le monde me regardait comme un nazi qui osait faire pleurer une vieille Juive, handicapée, sidaïque, dont toute la famille avait fini à Auschwitz, qui s'était fait larguer par son mari, qui s'était pris une poutre dans la jambe et tout un service de porcelaine dans la chatte. Mais quelle brute j'étais ! Après mon passage, nouvelle pause. Déjà ? Mais pourquoi ? J'allai voir direct Ardisson (qui ne descendit pas de son trône) pour lui dire qu'il avait trahi sa parole et que j'aurais dû suivre mon premier instinct qui était de partir. Et aussi qu'il avait intérêt à me soigner au montage... Thierry me souffla alors, les yeux baissés, avec une tête que je ne lui avais jamais connue auparavant :

— Tu me diras lundi si je suis un enculé.

« Lundi », sous-entendu après le week-end et une fois l'émission diffusée, quand nous débrieferions ensemble. C'était ambigu, comme remarque. Est-ce que j'aurais la confirmation qu'il s'était bien comporté comme un enculé avec moi, ou au contraire, que je ne pourrais que me féliciter de sa loyauté, de sa droiture, par la façon non enculatrice dont il aurait arrangé mon passage épineux ?

Je regagnai les coulisses. Ardisson reprit l'enregistrement de son *Tout le monde en pleure* sans moi et fit sortir la Rudetzki. *Standing ovation* ! Lui et Baffie, après l'avoir embrassée chaleureusement comme pour la consoler d'avoir supporté une ordure telle que moi, la raccompagnèrent hors du plateau en l'aidant à gravir les marches de l'agora. J'en étais presque gêné pour eux. Je regardai le plateau et un indice finit de m'inquiéter...

Les assistants d'Ardisson étaient en train de ramasser un à un tous les numéros de *La Vérité* qui étaient encore entre les mains du public...

Je serais bien resté voir la suite de l'émission en loge comme c'était prévu, surtout qu'il y avait deux invités qui m'intéressaient : Annette Vadim, la femme de Roger, premier homme à avoir trompé sa femme le soir de leur lune de miel ; et Buzz Aldrin, deuxième homme à avoir pris son pied en foulant le sol lunaire, mais je n'avais plus goût à rien.

Furieux, mécontent, écœuré, je quittai la Plaine Saint-Denis. Nous allâmes, Audrey et moi, au Mathis nous reconforter un peu auprès de Gérard Nanty, le patron, qui, lui, était à peine étonné de la perfidie ardissonienne. J'invitai même Paul-Éric Blanrue à venir nous rejoindre. Il arriva vers une heure du matin et je lui racontai la scène. Paul-Éric était tout acquis à ma cause, il connaissait bien l'affaire Carlos et Coutant-Peyre, et aussi les « exagérations » de Rudetzki. On discuta aussi de *La Vérité* à laquelle je ne voyais aucun avenir.

À ce moment-là déboula Carlos. Justement, on en parlait ! Pas le terroriste, le chanteur. Le gros, le comique, Jean-Chrysostome Dolto.

— Marc-Édouard Nabe ! me dit-il avec admiration, comme toujours lorsqu'il me croisait.

Carlos, je le connaissais depuis que j'étais enfant, quand je n'étais encore qu'Alain Zannini (et même Alain Zanini). Lorsque je m'étais réincarné en Marc-Édouard Nabe, le petit garçon dessinateur qu'il appréciait devint un écrivain qui l'impressionnait. J'en rigolai avec Blanrue.

— Je dois être le seul au monde à connaître les deux Carlos et à être admiré des deux !

Le lendemain, samedi matin, Ardisson m'appela. Il avait revu la séquence, avait essayé de la monter, mais impossible, rien à en tirer. Il me dit que ce serait m'envoyer au supplice que de la passer, même édulcorée, vu la tension dans les rues. « Tu as vu les manifs ? » Des millions de personnes en Europe se levaient contre le terrorisme et Al-Qaïda. Les dégâts de Madrid étaient considérables. Les circonstances jouaient contre moi... Mais s'il n'avait pas mis toute la gomme et la guimauve sur Rudetzki, mon explication du terrorisme, en particulier des attentats de Madrid dans la perspective du 11-Septembre et de la collaboration espagnole avec l'Amérique en Irak, aurait pu parfaitement être recevable.

Je lui dis aussi que je n'avais plus besoin d'attendre lundi désormais pour savoir qu'il était un enulé. C'était la deuxième fois qu'Ardisson censurait une de mes séquences déjà filmées (la première, avec Cohn-Bendit).

— Et *La Vérité* ? lui dis-je.

Thierry n'en avait rien à foutre de *La Vérité*, je pouvais me le foutre au cul, mon journal ! Je lui fis me promettre quand même de me filer les rushes. Mais il me jurerait par la suite les avoir écrasés par inadvertance. . .

Quel dommage, tout de même. . . Et si moi je voulais y aller, au sup-plice ? Il me dit que j'étais complètement fou, que je ne me rendais pas compte. Voir un type parler en bien de Ben Laden et de Carlos le 13 mars 2004, c'était plus que du suicide.

— J'ai une responsabilité, me dit-il. Tu ne pourras plus marcher dans la rue tranquillement. Tu vois que je ne suis pas égoïste, je ne pense pas qu'à mon émission ! *Ciao, bello*.

Je me retrouvai le soir devant ma télé. . . Et en effet il ne restait aucune trace de mon passage. Je compris pourquoi la Barma avait fait ramasser tous les journaux après ma séquence, comme pour en effacer les preuves, et pourquoi on m'avait évacué du plateau, car me garder pour le *blind test* final aurait été garant de mon intervention. En revanche, ne pas avoir à nettoyer de ma présence toute séquence postérieure avait permis plus facilement de supprimer la mienne. C'est la préméditation, surtout, qui était vexante. En pleine action, Barma et Ardisson avaient donc eu le réflexe de mettre au point un dispositif qui leur assurait de pouvoir par la suite m'éliminer à l'image.

Ardisson avait collé le départ de Rudetzki juste après l'interview inepte de la rappeuse Diam's. Impossible de savoir alors qu'entre les deux j'étais venu ! Sauf qu'il y avait un plan de la sortie de Madame SOS Attentats qu'Ardisson n'avait pas pu couper. . . En effet, lorsqu'elle arrivait dans les coulisses, on apercevait furtivement au bord de l'écran mon Audrey en rouge ! Pour les attentifs qui nous connaissaient, c'était le signe que j'avais dû passer dans cette émission puisqu'à cette époque, ma nouvelle femme et moi, on ne se quittait jamais. . .

Quel dépit ! Je sentais bien que ce ne serait pas le lendemain la veille que je repasserais chez Ardisson. Thierry avait peut-être raison, j'avais

été trop extrémiste dans son émission. Mais avec le recul, je pense qu'au fond, je l'avais fait exprès pour rendre ma séquence inutilisable et le priver, lui, de son petit coup d'éclat bien prévu... À flingueur, flingueur et demi ! De toute façon, *La Vérité* était foutue et je le sentais bien avant d'y aller, mais je me disais que je pourrais quand même y balancer certaines vérités...

Comme Ardisson me l'avait dit un jour : « Tu es très intelligent, ça c'est sûr. » En attendant, je me retrouvais comme un con.